



Le Désert et le Monde, Gérard Cartier (Flammarion, 132 pages, 98 FF)

Le livre de Gérard Cartier, *Le Désert et le Monde*, a été écrit sur plus de 10 ans. *L'Introduction au désert* (Obsidiane, 1995) campait déjà, au sens commun d'une entrée dans le sujet et d'une délimitation de ses bornes, les quelques feux qui, tout le long des trois parties de ce nouveau livre, vont briller jusqu'à doucement s'éteindre dans le vent du maquis du Vercors. Car, et ce n'est pas un sujet sur lequel on se penche, mais bien plutôt un temps qui habite et vous fait une boule à l'intérieur du ventre, Gérard Cartier, depuis *Alecto !* (Obsidiane, 1994), revient sur ce maquis, où durant la seconde Guerre Mondiale, des résistants et civils se regroupèrent pour lutter contre les nazis et la France occupée, puis furent encerclés par des troupes SS et massacrés. Il peut paraître étonnant qu'un homme, né en 1949, revienne sur ces événements. On pourrait y voir, justement, et après *Les Feuilles d'Hypnos* de René Char, un retour sur le sujet, quelque chose de forcé, le geste habile d'un mémorial caché et d'une mémoire à l'avance commémorative. Mais rien de cela ne ressort de ce livre. Suivant une chronologie qui n'a pour seuls repères que l'action, la présence de personnages et de prénoms (Clément, Pièra, Bruno, Pierre, Jack), et la méditation sur l'horreur et la trahison des hommes, Cartier reprend à bras le corps la possibilité d'une poésie épique, qui creuse les saignées immémoriales de l'Histoire. Le Vercors, hauts-lieux, neuf siècles plus tôt, de l'ordre de St Bruno et de La Grande Chartreuse, apparaît ainsi comme un paysage sauvage qui mêla l'action la plus urgente à la méditation la plus retirée. C'est ce monde, compris entre ces deux bornes complémentaires, que Cartier dessine en des poèmes ou proses syncopés, troués de toutes parts pas des blancs, ponctués d'attentes et d'assauts, de silences feutrés et de cris sanglants, zébrés d'italiques rapides, de caractères gras, d'injonctions latines ou de mots d'ordre allemands. Sans comprendre chacune des langues, on sent bien de quoi il s'agit et l'oreille n'est pas sourde à cela. Ce livre est un parcours, comme si l'on était à plat ventre derrière une broussaille, la mort en face, dans les yeux de l'autre, semblable et traître de ce qu'il est devenu : « Où en sommes-nous, demande Cartier, « *été 43 un pan de gaze agrafé dans la lumière avide Pièra occupée à ce dernier devoir qui veut l'ombre et la solitude* ». Une question qui court le long de la colonne vertébrale.

Emmanuel Laugier